

TOULOUSE, LA PREMIÈRE CAPITALE DU ROYAUME WISIGOTH

JEAN GUYON

*Non unquam altricem nostri reticebo Tolosam
coctilibus muris quam circuit ingens ambitus
perque latus pulchro praelabitur amne Garumna...*

C'est à ces quelques vers d'Ausone qu'ont longtemps été résumées pour l'essentiel les connaissances sur l'urbanisme de Toulouse au IV^e siècle de notre ère.¹ Avec les quelques indications que l'on peut glaner chez le même auteur sur les professeurs et l'université, ils ont donc fourni communément les ultimes développements des études sur Toulouse antique, qui prenaient souvent, grâce à eux, la forme d'une coda majestueuse. C'est qu'ils ne sont pas si éloignés dans le temps du *foedus* par lequel les Wisigoths reçurent de l'empire la maîtrise d'un territoire allant "de Toulouse jusqu'à l'Océan",² et que ce traité paraissait fournir, pour l'histoire de la ville, une commode césure. Significative de ce point de vue est l'ultime phrase de la dernière thèse consacrée à Toulouse, celle de M. Labrousse, parue en 1968: "Après 418,

1. AUSONE, *Ordo urbium nobilium* v. 98-100.

2. HYDACE, *Chron.* 69, *sedes in Aquitania a Tolosa usque ad Oceanum acceperunt.*

Toulouse n'était plus véritablement une cité gallo-romaine, membre de l'empire, mais avant tout la capitale du royaume wisigoth".³

Au cours des trente dernières années cependant, les transformations de la métropole régionale qu'est devenue Toulouse dans l'intervalle ont conduit à l'ouverture de grands chantiers liés à des équipements publics ou à la rénovation de quartiers entiers, et même si l'on peut regretter à la fois que ces chantiers n'aient pas toujours été conduits dans des conditions pleinement satisfaisantes et surtout qu'ils n'aient pas donné lieu à la conservation d'une partie au moins des restes majeurs qu'ils ont livrés, leurs acquis n'en sont pas moins substantiels.⁴ Ils renouvellent assez largement notre appréhension de la ville (et pas seulement de la ville de l'antiquité tardive), pour qu'une équipe d'historiens et d'archéologues ait décidé d'adjoindre à une prochaine réédition, devenue indispensable, de l'ouvrage de M. Labrousse un *aggiornamento* respectueux des intentions de l'auteur, qui se félicitait par avance que les progrès de la recherche puissent un jour rendre périmés certains éléments de sa synthèse.⁵ Ce travail, encore en cours, est suffisamment avancé maintenant pour que l'on puisse se fonder sur lui pour renoncer à une césure à l'évidence devenue caduque et replacer décidément au contraire dans le prolongement de l'étude de la cité antique celle de la première capitale du royaume wisigoth.

Comment s'en étonner, d'ailleurs, après les quelques vers qui nous ont servi d'*incipit*? Après tout, les cités célébrées dans les *Villes illustres* ne sont pas si nombreuses, et le fait qu'Ausone ait retenu Toulouse dans son recueil ne tient pas seulement à son attachement à une cité qui fut pour lui comme sa nourrice,

3. LABROUSSE, 1968, p. 585.

4. Pour une approche rapide des recherches les plus récentes, voir, outre les chroniques régulièrement publiées dans *Gallia* et les livraisons annuelles du *Bilan scientifique du Service régional de l'archéologie de Midi-Pyrénées*, deux commodes catalogues d'expositions : *Palladia Tolosa - Toulouse romaine*, Toulouse, 1988 et *Archéologie toulousaine - Antiquité et haut moyen âge, découvertes récentes (1988-1995)*, Toulouse, 1995.

5. L'entreprise est placée sous la direction de J.-M. Pailler, qui est également responsable de la coordination de la section consacrée au Haut-Empire, tandis que Cl. Domergue, R. Sablayrolles et moi-même remplissons le même office pour les sections respectivement consacrées à la ville pré-romaine, à la cité de Toulouse et à la ville de l'antiquité tardive.



Fig. 1. Toulouse pendant l'antiquité tardive (adaptation de la carte publiée dans *Archéologie toulousaine*, 1995, p. 22): 1. Saint-Pierre-des-Cuisines; 2. Ancien hôpital Larrey: la résidence des souverains wisigoths?; 3. Saint Sernin (à 200 m environ plus au nord); 4. Notre-Dame-de la Daurade; 5. Théâtre; 6. Place Esquirol: l'aire du forum et son temple; 7. Institut catholique: le rempart de bord de Garonne; 8. Rue du Languedoc: thermes publics; 9. Rues Saint-Jacques et Sainte-Anne: voirie et habitat tardif; 10. Saint Etienne: probable groupe épiscopal, à l'est de thermes et d'un atelier de potiers fouillés sur la place devant la cathédrale.

altricem... Tolosam, mais au fait qu'il s'agissait, véritablement, d'une ville capitale. En témoigne suffisamment la qualité d'un rempart qui la signalait d'emblée comme telle, au point que ce soit, précisément, le seul élément qu'Ausone ait retenu du paysage urbain, avant de célébrer le rayonnement de la ville. Or, ce rempart est désormais bien connu, même s'il a pour l'essentiel disparu: s'il entourait bien continûment la ville, son *ingens ambitus* célébré par Ausone était pourtant composé de deux parties distinctes, l'une, du côté des terres, qui relève du haut empire, l'autre, sur la rive de Garonne, qu'il faut attribuer en revanche à l'antiquité tardive (fig. 1).

La première section est précisément datée, depuis la fouille de l'Hôtel Maleprade, en 1993, des années 20-30 de notre ère. Longue de 3 km, elle délimite une aire de 90 hectares, en décrivant une large boucle ponctuée par une cinquantaine de tours, circulaires ou à talon carré, distantes de 45 m en moyenne, et percée de portes, dont une au moins a été fouillée, place du Capitole. La courtine, établie au-dessus de fondations profondes de près d'1 m et larges de 2,80 m, est large de 2,40 m et haute sans doute de 6,45 m, couronnement non compris. Elle n'a pas été tracée cependant sans quelques repentirs, que les fouilles ont mis en évidence, mais sa mise en œuvre répond à un dispositif original, qui témoigne d'une grande maîtrise: sur un soubassement de petits moellons, l'élévation, parementée de briques (d'où les *coctilibus muris* d'Ausone), est constituée de caissons disposés en quinconce et emplis d'un mortier agglomérant des galets.⁶

Cette technique avait suffisamment fait ses preuves pour avoir été reprise pour le segment construit plus tardivement en bord de Garonne, sur une longueur totale de plus d'1 km, selon un tracé qui n'est bien connu qu'au sud, particulièrement à l'Institut catholique, où le rempart est conservé sur une longueur de 171 m. Pour son appareil comme pour sa mise en œuvre, il s'agit en effet d'un ouvrage très semblable à celui du haut empire, n'étaient l'utilisation, dans ses fondations, de nombreux éléments en remploi, empruntés pour l'essentiel à des monuments funéraires, et la présence à la base de l'élévation d'assises de

6. Sur cette enceinte, voir DE FILIPPO, 1993 et *Archéologie toulousaine*, 1995, p. 27-29.

briques, qui remplacent ici les petits moellons, en traversant le mur sur toute sa largeur. Mais, pour le reste, la courtine ne le cède en rien à celle qui cernait la ville du côté des terres: ainsi, l'ouverture qui la perce, et que ses découvreurs ont modestement qualifiée de poterne, peut être considérée en fait comme une véritable porte, d'ailleurs sans doute édifiée dans l'axe d'une rue. Ce n'est donc point un monument édifié à la hâte, mais une construction soignée, mûrement réfléchie, qui visait à parachever à la fois la défense de la ville et sa parure monumentale; en quoi elle ne différerait guère des autres enceintes de l'antiquité tardive des Gaules, dont la recherche récente se plaît aujourd'hui à reconnaître la qualité.⁷

Car c'est bien à la fin de l'antiquité qu'il faut placer cette enceinte de bord de Garonne, même si l'on peine encore à en fournir une date précise: une analyse par thermo-rémanence des briques a bien fourni des indications qui orientent vers le dernier quart du III^e siècle, mais on peut douter de sa pertinence, désormais que les recherches récentes invitent à considérer que le rempart tardif est composé pour l'essentiel, sinon en totalité, de briques en remploi.⁸ Grâce au témoignage d'Ausone, qui peint le cours de la belle Garonne, *pulchro ... amne Garumna*, au pied même de la courtine, *perque latus praelabitur*, nul doute pourtant qu'il marquait bien le paysage toulousain depuis la fin du IV^e siècle au moins, comme il a continué par la suite, au temps du "royaume de Toulouse",⁹ à circonscrire une ville dont les recherches récentes permettent également d'entrevoir un peu mieux la configuration.

Or de ce point de vue, le trait essentiel est que sur l'ensemble des chantiers urbains (qui ne couvrent cependant, à Toulouse comme ailleurs, qu'une surface infime de l'agglomération antique, 2 à 3 % tout au plus, ce qui doit inciter à la prudence), l'antiquité tardive semble avoir été marquée, jusque vers le milieu du VI^e

7. Voir ainsi, pour l'Aquitaine voisine, la synthèse de MAURIN, 1992.

8. Enquête encore en cours de G. Baccrabère et A. Badie, à paraître dans l'ouvrage cité *supra*, n. 5. Pour l'instant, on consultera BACCRABÈRE, 1974, et *Archéologie toulousaine*, 1995, p. 30-31.

9. L'expression, on le sait, est celle des auteurs antiques eux-mêmes: *Chronicon Caesaraugustanorum reliquia* ad. a. 507; ISIDORE DE SÉVILLE, *Historia Gothorum* 37.

siècle au moins, par un phénomène, général et continu, de maintien, voire d'étoffement du parcellaire et du réseau des rues, qui ont régulièrement été entretenues.

Deux sites permettent particulièrement de le vérifier, qui sont l'un et l'autre instructifs à leur façon. Par la mise en évidence des transformations successives d'un *cardo* qui était sûrement l'un des plus importants de la ville, celui du chantier Esquirol illustrera d'abord surtout les permanences: la voie, constituée depuis la fin du III^e siècle ou le début du IV^e siècle d'un ballast composé de tuileau pilé couronné par un horizon de briques et de tuiles soigneusement concassées et damées, a seulement été rétrécie dans le courant du V^e siècle par la construction d'un mur-terrasse, et la chaussée, refaite pour l'occasion, est restée en fonction au moins jusqu'à la fin du siècle, donc jusqu'à la chute du royaume de Toulouse, au même titre que l'îlot d'habitation qui la jouxtait à l'ouest. À quoi s'ajoutent en contrepoint les enseignements des fouilles de la place Saint-Étienne et des rues Saint-Jacques et Sainte-Anne, qui attestent surtout en revanche d'innovations. D'abord par la création, vers la fin du IV^e siècle ou le début du V^e siècle, place Saint-Étienne, d'une nouvelle et importante rue (sa largeur est de 6 m et elle est pourvue d'un petit égot axial), qui a d'ailleurs été raccordé au réseau plus ancien; ensuite, par l'habitat installé rues Saint-Jacques et Sainte-Anne, qui a été marqué, à partir de la seconde moitié du IV^e siècle, par un véritable essor : il a connu, de ce fait, d'incessantes transformations, dont on retiendra surtout qu'elles ont conduit à une progressive densification du parcellaire bâti et, partant, à un progressif remodelage de la voirie, jusqu'à un abandon qui serait à placer cette fois vers le milieu du VI^e siècle. Pour autant, le rapprochement de ces différents chantiers ne prend tout son relief que si on les replace dans le contexte plus général de l'agglomération antique.

Le premier, en effet, occupe une position centrale, à proximité immédiate de l'aire du forum, et, plus précisément, de son temple, dans lequel les fouilleurs ont proposé de reconnaître un Capitole, qui a été démantelé au tournant des années 400, comme en témoigne la mise en évidence, dans la fouille des abords du podium, d'une importante couche d'éclats de taille provenant du débitage systématique de la colonnade du pronaos

et de débris de marbre de placage qui appartenaient sans doute au décor mural.¹⁰ Or cette destruction a été accompagnée, non seulement, comme on l'a vu, du maintien à proximité de la voirie et de l'habitat, mais également d'une réfection sommaire du dallage de la place publique elle-même. La destruction du temple ne signifiait donc pas l'abandon de ce secteur privilégié, qui est au contraire resté continûment en fonction pendant toute la période wisigothique et au-delà: il est possible en effet que la podium dérasé du temple ait accueilli à la fin du VI^e siècle la basilique élevée par le duc Launebaude en souvenir du supplice de l'évêque Saturnin, qui avait été attaché à un taureau furieux sur les marches mêmes du Capitole.¹¹ Elle témoigne donc avant tout de ces importantes transformations urbaines, si caractéristiques de l'antiquité tardive, dont les fouilles de la place Saint-Étienne et des rues Saint-Jacques et Sainte-Anne ont également gardé trace à leur façon.

À la différence des précédentes, ces fouilles sont situées dans un secteur périphérique de l'agglomération, qui était longtemps resté lâchement urbanisé, à proximité de la porte est: le site incommode, parce que très humide, de la place Saint-Étienne ne semble en fait avoir été loti qu'au IV^e siècle, et c'est à partir de cette même date, on l'a vu, que l'habitat s'est considérablement étoffé dans le voisinage, rues Saint-Jacques et Sainte-Anne. C'est donc bien tout un quartier qui a ici été créé, ou développé, à date tardive, pour répondre à des besoins nouveaux. Ainsi, la rue de la place Saint-Étienne desservait sûrement un petit établissement thermal, pourvu d'un *caldarium* à double abside, et un atelier de potiers qui sont restés en fonction jusqu'au terme de la domination wisigothique sur la ville,¹² mais il n'est pas à exclure que ces établissements n'aient pas participé d'une opération d'urbanisme plus vaste, qui aurait pu trouver sa justification dans l'installation, dans le même secteur, d'un groupe épiscopal à

10. Pour l'identification du monument, voir BOUDARTCHOUK et ARRAMOND, 1993 et pour une rapide présentation de la fouille *Archéologie toulousaine*, 1995, p. 47-49.

11. Sur cet édifice, voir BOUDARTCHOUK et ARRAMOND, *ibid.*, p. 16-19.

12. Sur cette fouille, consulter DE FILIPPO, PEIXOTO et SAUVAGE, 1987, p. 96-97, ainsi que *Palladia Tolosa*, 1988, p. 89-94.

imaginer précisément sous l'actuelle cathédrale Saint-Étienne et à ses abords.

L'hypothèse trouve sa vraisemblance, non seulement dans la création d'une rue sur le site de la place devant la cathédrale, mais aussi dans les autres éléments de voirie fouillés à proximité, qui ont progressivement épousé avec le temps le cours de l'actuelle rue Sainte-Anne, une des artères du quartier canonial du moyen âge. Pour qu'elle soit pleinement assurée, il faudrait pouvoir étendre les investigations au-dessous de la cathédrale médiévale et dans son voisinage immédiat, mais le peu que l'on entrevoit pour l'instant a permis à Q. Cazes de présenter, avec prudence et ingéniosité à la fois, une plausible restitution de ce que pouvait être le groupe épiscopal primitif, et son esquisse pourra servir au moins de schéma d'interprétation pour des recherches futures. Elle imagine en effet une cathédrale double, dont un vaisseau aurait été à l'emplacement de Saint-Étienne (où le seul vestige rapportable à l'antiquité n'est cependant pour l'instant qu'un petit chapiteau de marbre découvert en 1983 dans un sondage effectué dans le chœur) et l'autre, une cinquantaine de mètres plus au sud, à l'emplacement de l'ancienne église Saint-Jacques, dont subsiste, sur cinq à six mètres de hauteur, une élévation que l'on peut attribuer en grande partie au haut moyen âge ; entre les deux avait peut-être pris place en outre un baptistère, à l'emplacement de la fontaine du cloître roman, qui est alimentée par un aqueduc antique et fondée sur une construction circulaire plus ancienne.¹³

Quelque crédit que l'on accorde à une restitution aussi précise, il n'est guère douteux en tout cas que la ville comptait sûrement, à l'avènement des Wisigoths, une cathédrale que tout invite à imaginer plus ou moins à l'emplacement de Saint-Étienne. L'édifice servait ainsi à parachever une parure monumentale qui reste cependant très mal connue. Jusqu'il y a peu, on ne pouvait guère en effet signaler qu'un théâtre, découvert pour l'essentiel entre 1850 et 1871, et dont des recherches complémentaires, conduites entre 1962 et 1977, ont permis de trouver de nouveaux éléments; encore est-il impossible de savoir

13. CAZES, 1998.

si cet édifice situé en bordure de la Garonne, d'un diamètre d'une centaine de mètres sans doute, et que l'on date, sans trop de preuves, du I^{er} siècle de notre ère, était encore en fonction pendant l'antiquité tardive.¹⁴ C'est bien à cette dernière période, en revanche, qu'il convient de rattacher les thermes publics découverts en 1974 rue du Languedoc, donc dans le secteur méridional de l'agglomération antique; il s'agissait sûrement d'un édifice important, dont une partie seulement a été fouillée, mais ce fut assez pour découvrir au moins un *caldarium* long de 16 m, tandis que la présence de céramique estampée dans l'égout de desserte ne permettait guère de douter d'une longue utilisation.¹⁵ Or, avec les thermes, probablement privés, de la place Saint-Étienne, ceux de la rue du Languedoc constituent les seuls exemples connus de balnéaires pour Toulouse, et il n'est pas indifférent de noter qu'ils appartiennent tous deux également à la fin de l'antiquité, car le trait en dit long sur l'indéniable vitalité de la ville à cette période.

On trouvera d'ailleurs d'autres preuves de cette vitalité en quittant la ville proprement dite pour son *suburbium*, dont le paysage a été ponctué, lui aussi, de nouvelles constructions qui signaient, hors les murs, l'émergence d'une topographie chrétienne dont on a déjà trouvé trace, *intra muros*, avec la cathédrale. La plus connue est, bien entendu, à quelque 400 m au nord du rempart, Saint-Sernin, qu'il faut sans doute dater d'une ou deux décennies avant l'installation wisigothique dans la ville. La *Passio sancti Saturnini* attribue en effet sa dédicace à l'évêque Exupère, qui aurait rapidement mené à bien un projet dont l'initiative revenait son prédécesseur Silve,¹⁶ et comme l'épiscopat d'Exupère est attesté à partir de 405 au moins, on ne se trompera guère sans doute en plaçant vers le tournant du V^e siècle l'achèvement d'une basilique dont l'auteur de la *Passio* avait relevé à la fois

14. Sur cet édifice, voir LABROUSSE, 1968, p. 437-445 et, pour les recherches plus récentes, BACCABÈRE, 1977, p. 64-66, ainsi que *Palladia Tolosa*, 1988, p. 81-83.

15. Sur cet édifice, voir BACCABÈRE, 1977 p. 71-75, ainsi que *Palladia Tolosa*, 1988, p. 88.

16. *Passio sancti Saturnini*, 6: *basilicam quam decessor suus fideliter inchoauerat, instantissime consummauit et fideliter dedicauit.*

l'ampleur et la beauté: il la qualifiait de *pulchra et speciosa basilica*. Les adjectifs ne surprennent guère pour qui connaît Saint-Sernin médiéval, dont l'ordonnance garde trace de l'édifice auquel il a succédé: non seulement par une grande abside outre-passée, qui fut enveloppée dans le dernier tiers du XI^e siècle par le mur du déambulatoire roman, ainsi que l'a montré en 1970 la restauration des cryptes, mais également sans doute par un pilier cannelé en marbre, qui fut symboliquement remployé à pareille époque pour recevoir la retombée des voûtes de la crypte inférieure.¹⁷

Autour de cet édifice majeur, dont le reste du plan échappe malheureusement, s'étendait certainement la plus importante des nécropoles de l'antiquité tardive, dont les limites peuvent être établies aujourd'hui avec quelque précision, 150 m environ au nord et à l'est de la basilique et 200 à 300 m en direction du sud, donc vers la ville. Une fouille récente, ouverte en 1995 au-dessous du musée Saint-Raymond, a montré qu'elle était bornée par un fossé qui ne fut comblé qu'au XI^e siècle, et elle a surtout permis de connaître un peu plus précisément sa configuration: elle comptait sans doute des enclos funéraires, situés au sein d'un espace assez lâchement occupé, sur lequel avaient pris place des sépultures en pleine terre (ou en amphores pour les enfants), mais aussi des sarcophages de grès, de calcaire ou de marbre, dont certains étaient décorés. Comment s'en étonner, quand les collections toulousaines fournissent l'assortiment le plus complet des cuves dites du Sud-Ouest de la Gaule, ce qui a fait supposer à beaucoup que c'est dans la ville même qu'ont été sculptés les riches décors figurés, et surtout végétaux, qui leur servent d'ornement?¹⁸

À cette première basilique funéraire, il faut désormais sûrement en ajouter au moins une seconde, qui a récemment été identifiée à l'emplacement de l'église médiévale Saint-Pierre-des-Cuisines, également située au nord de l'agglomération, mais à proximité immédiate du rempart cette fois (fig. 2). Le plus ancien

17. On se rapportera à DURLIAT, 1971, p. 25-40, ainsi qu'à un catalogue d'exposition, *Saint-Sernin de Toulouse - Trésors et métamorphoses*, Toulouse, 1989.

18. Sur ces sarcophages, voir DURLIAT, DEROO et SCHELLES, 1987.

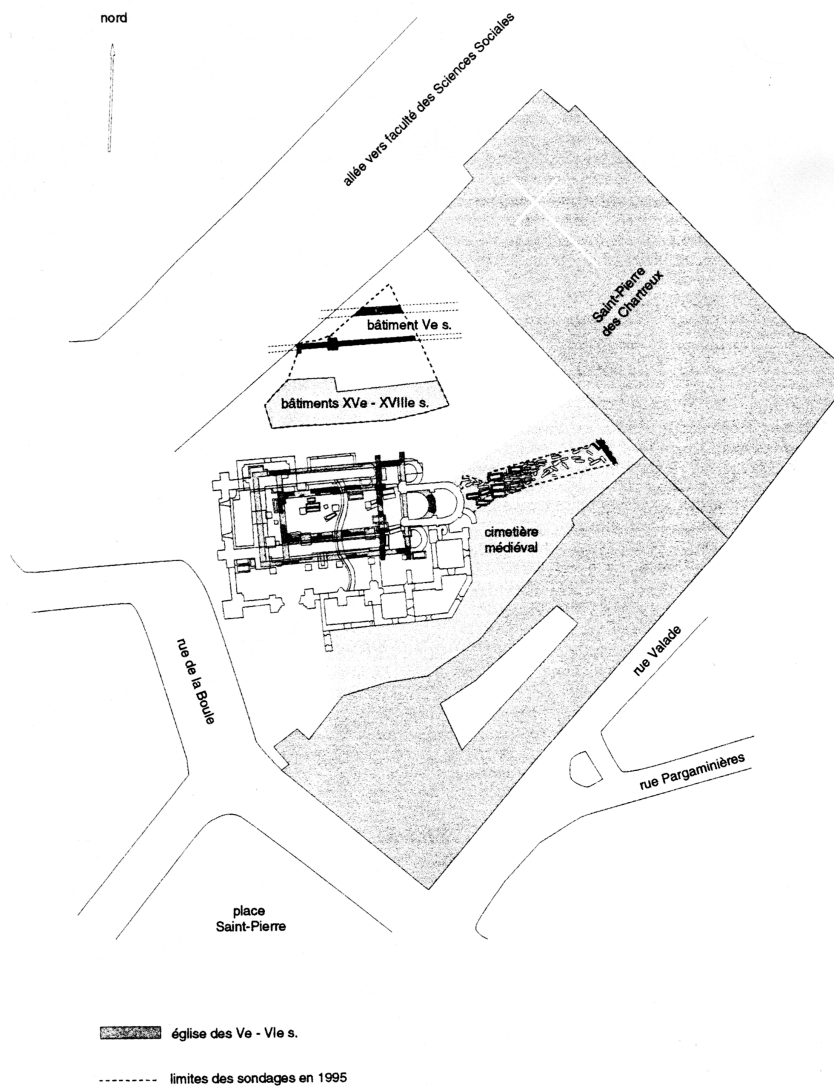


Fig. 2. Les fouilles du site de Saint-Pierre-des-Cuisines, état de la recherche en 1995 (d'après *Bilan scientifique du Service régional de l'archéologie de Midi-Pyrénées, 1995*, Paris, 1996, p. 101).

des monuments identifiés par la fouille au-dessous de l'édifice roman est un bâtiment orienté, à nef unique précédée par un porche et flanquée de deux importantes annexes au nord et au sud, qui dessinent en plan une sorte de transept, et même si les données chronologiques objectives font défaut, une datation haute, dans le courant du *iv*^e siècle, n'est pas à exclure, à en juger par les tombes qui ont été retrouvées tant à l'intérieur de l'édifice qu'à proximité immédiate.¹⁹ Encore n'est-il pas sûr qu'il faille arrêter là l'inventaire, car d'autres monuments ont pu prendre place dans d'autres nécropoles également fréquentées pendant l'antiquité tardive: ainsi au sud, pour la chapelle romane de Saint-Roch, auprès de laquelle ont été identifiées des tombes des *iv*^e-*v*^e siècles, ou encore à l'est, pour la chapelle Saint-Sauveur, signalée par les textes à partir du *xii*^e siècle et dont les vestiges ont été hâtivement détruits en 1988 lors de la réfection de la Halle aux grains, place Dupuy, sans qu'il soit possible de vérifier si ce site, qui recelait des tombes antiques et médiévales, avait été ou non, pendant l'antiquité tardive, celui d'une autre basilique funéraire.

Même en écartant ces deux derniers monuments, dont l'existence est problématique, le bilan n'en est pas moins impressionnant. En choisissant, au début du *v*^e siècle, d'installer leur capitale à Toulouse, les Wisigoths avaient manifestement élu une ville à la mesure de leurs ambitions. À l'intérieur et alentour du rempart célébré par Ausone, elle possédait en effet une riche parure monumentale, tant civile qu'ecclésiastique, et surtout, elle manifestait un indéniable dynamisme, qui ne se reconnaît pas à la seule évolution de l'urbanisme que l'on a signalée, car il faudrait pouvoir faire état aussi de recherches encore en cours sur la production et les échanges (qui sont bien documentés par l'abondant mobilier livré par les fouilles récentes), ou encore sur la consommation de viande, qui a été marquée, pour l'antiquité tardive, par une relative abondance du gibier et d'autres espèces nobles, au détriment du boeuf, qui fournissait l'essentiel de l'ordinaire des Toulousains pendant le haut empire:²⁰ pour employer le langage

19. Pour ce monument, consulter CAZES, CATALO, CABAU *et alii*, 1988.

20. Sur tous ces points, voir, quand elle sera parue, la synthèse signalée à la n. 5.

des économistes, décidément, les indicateurs vont tous dans le même sens.

Or, l'important est de noter d'emblée que ce dynamisme ne s'est pas démenti, bien au contraire, pendant le siècle qu'a duré, ou peu s'en faut, le royaume de Toulouse. On a déjà eu l'occasion de le mentionner pour la ville même, par les incessantes transformations apportées à un tissu urbain qui s'est maintenu pour l'essentiel au moins jusqu'à la fin du ^v^e siècle, et parfois au-delà, même s'il a eu tendance à se défaire, ou en tout cas à devenir plus fruste, après l'avènement des Francs. Il faut ajouter maintenant qu'il en est allé de même hors les murs pour les monuments religieux qui signalaient les abords de la ville.

La chose est certaine pour Saint-Pierre-des-Cuisines, où l'édifice primitif a été transformé, sans doute vers la fin du ^v^e siècle ou le début du ^{vi}^e, pour devenir un véritable monument à transept, tandis que des sarcophages étaient disposés régulièrement au long des murs de la nef, mais également contre ceux des bras du transept et de part et d'autre de l'entrée de l'abside: l'ensemble, qui comptait également un décor de mosaïque dont des éléments ont été réemployés dans l'église romane, avait manifestement été conçu pour abriter des inhumations privilégiées. Il est sûr d'autre part que les abords de Saint-Sernin ont également été marqués, à pareille date, par un autre chantier, dont témoigne un important four à chaux qui a été découvert en 1995 dans la fouille, déjà signalée, du musée Saint-Raymond, et que les données de la chronologie relative invitent à placer au plus tôt au milieu du ^v^e siècle. L'affectation précise de sa production échappe pourtant, même s'il n'est guère douteux qu'elle devait être destinée à des constructions situées à proximité; mais que l'on songe qu'elle ait servi à une réfection de la basilique d'Exupère ou à l'édification de bâtiments annexes, tous éléments qui ne sont malheureusement pas documentés par des textes, l'important est que l'on tienne par là une nouvelle preuve du dynamisme de Toulouse sous la domination wisigothique.

Ce n'est pas tout cependant: Toulouse ne doit pas seulement aux Wisigoths d'être restée prospère pendant tout le ^v^e siècle, elle a sans doute également reçu d'eux alors une nouvelle parure monumentale à la mesure de son rôle, nouveau, de capitale. C'est du moins ce qui semble ressortir de la fouille de l'hôpital Larrey,

en 1988-1989, qui constitue sans aucun doute, et à tous égards, le chantier archéologique le plus important de la dernière décennie. Le site est au nord-ouest de la ville, dans l'angle formé par la courtine du haut-empire, qui était particulièrement bien conservée dans ce secteur, et la Garonne, dont le cours était certainement longé lui aussi, on l'a dit, par un rempart à imaginer hors de l'emprise de la fouille. Il a livré les restes d'un édifice qui devait couvrir plusieurs hectares, car au corps de bâtiment occidental, qui s'étendait sous l'ancien hôpital, il faut ajouter les importants vestiges d'une aile nord, qui ont été identifiés en 1990, 70 m plus à l'est, à l'emplacement de l'ancien couvent des soeurs de Notre-Dame-du-Sac (fig. 3).²¹

L'aile occidentale est appuyée au nord contre la courtine du haut empire, et la stricte symétrie qui semble avoir présidé à son ordonnance laisse penser que de la même façon, son extrémité méridionale, qui reste à retrouver entièrement, prenait appui contre le rempart de bord de Garonne. Elle aurait ainsi mesuré 90 m de long, pour une profondeur de 29,50 m, et l'on croira volontiers que son élévation était au moins aussi importante que celle de la courtine, soit, on l'a dit, 6,50 m au moins. L'ensemble est précédé, à l'ouest, d'un vestibule carré, qui donne accès à une enfilade de trois pièces (dont la principale, au centre, mesure plus de 100 m² de superficie), qui est flanquée, de chaque côté, d'espaces annexes; à l'est comme à l'ouest, se développent en outre deux longues galeries, larges de 4,20 m, qui encadrent deux cours intérieures, dont l'extrémité touchant au corps central du bâtiment était pourvue de vastes exèdres, qui répondent peut-être à un projet abandonné en cours de chantier, car le niveau de leur arasement coïncide avec celui du sol de l'édifice.

Les modes de construction sont très caractéristiques de l'antiquité tardive: l'élévation, en particulier, associe galets de rivière, petits moellons et débris de briques et de tuiles disposés en assises plus ou moins régulières et plus ou moins horizontales, mais elle a été recouverte sur la façade occidentale par un enduit de chaux qui dessine un appareil à faux joints, tandis que les élévations intérieures ont pu recevoir un enduit peint polychrome,

21. Sur ce monument, on consultera provisoirement la notice publiée dans *Archéologie toulousaine*, 1988, p. 61-62.

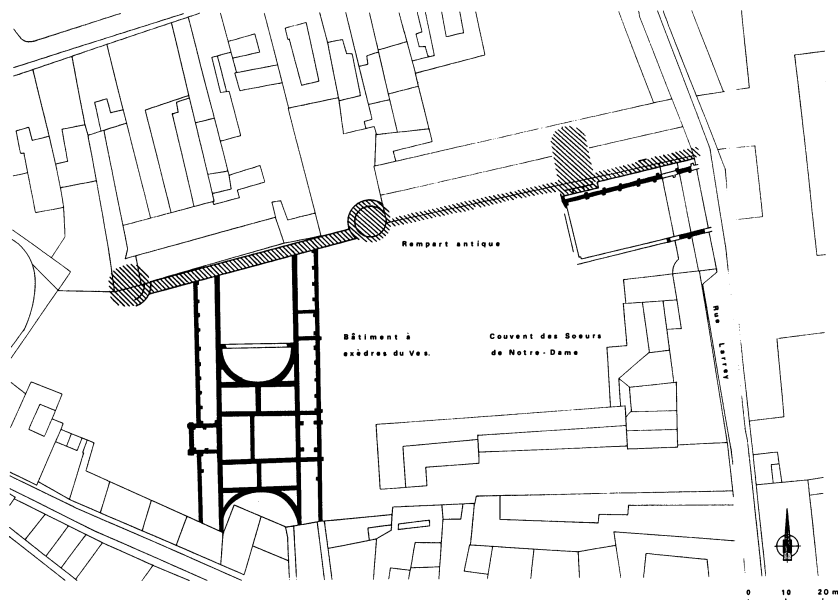


Fig. 3. Les fouilles de l'ancien hôpital Larrey et du couvent des soeurs de N.-D. du Sac (d'après *Archéologie toulousaine*, 1988, p. 62).

dont des fragments ont été retrouvés dans une fosse. Le sol, pour sa part, est constitué de mortier de chaux et de sable, mais il n'est pas à exclure que certains secteurs au moins aient pu recevoir un revêtement plus élaboré, si l'on en juge par les tesselles de mosaïque livrées par la fouille de la très importante salle repérée pour l'aile nord, qui est large de 15,80 m et longue de plus de 33 m.

L'ensemble a été élevé sur des éléments plus anciens, qui donnent de vérifier les *corsi e ricorsi* propres à toute histoire urbaine. À l'est comme à l'ouest, des maisons avaient très tôt été appuyées contre le rempart, avant d'être presque aussi rapidement détruites: elles semblent avoir été abandonnées dès les premières décennies du II^e siècle, pour faire place, semble-t-il, à une sorte d'esplanade (ou de friche urbaine), dont une partie, à l'emplacement de l'ancien hôpital Larrey, a ensuite été occupée par un atelier de potiers, qui a été très actif pendant toute le

seconde moitié du iv^e siècle, comme le montre l'étude de l'important dépotoir qu'il a livré.²² La datation de ce dépotoir fournit donc un *terminus ante quem* non pour la construction du monument qui lui a succédé pour finir, et qui n'est pas autrement daté que par une analyse par la méthode du radiocarbone d'un échantillon de poutre calcinée, qui serait à placer dans l'intervalle 350-550. Aussi son attribution au v^e siècle est-elle des plus vraisemblables, d'autant que la fouille a livré deux éléments sculptés en calcaire, de chancel ou d'embrasure, qui pourraient (mais ce n'est pas certain) avoir appartenu au décor du bâtiment, et dont la facture relève bien de l'architecture hispanique d'époque wisigothique.²³

Reste à interpréter ce très important monument public, dont on ne peut que regretter qu'il ait été entièrement détruit à l'occasion de l'opération de rénovation urbaine qui a permis de le fouiller, au point que ne subsistent guère aujourd'hui de lui qu'un relevé et une belle maquette.²⁴ Son plan, atypique, n'a guère d'équivalent, dans la région ou ailleurs, sinon dans les fastueuses *uillae* de l'antiquité tardive : les fouilleurs l'ont ainsi justement rapproché de la *uilla* de Nérac, en Aquitaine, qui compte une galerie longue de 75 m et de grandes salles à abside.²⁵ À propos de telles constructions, on parle parfois aujourd'hui, par à peu près, d'architecture aulique, et c'est un terme qu'il faut sans doute, dans le cas présent, reprendre dans toute son acception, car même si la preuve absolue manque, et manquera à jamais, comment ne pas imaginer, au moins par hypothèse, qu'un édifice aussi vaste et luxueux, articulé sur la muraille, et donc soumis, pour sa construction, à l'accord de la puissance publique, n'était autre que le résidence des rois wisigoths?

L'interprétation ne disconviendrait pas en tout cas à la description, célèbre et souvent citée, que Sidoine Apollinaire nous a laissée, dans une lettre datée des environs de 455, de la cour du royaume de Toulouse au temps de Théodoric. Au fil de ce

22. Pour cet atelier, voir *ibid.*, p. 116-121.

23. Pour ces deux fragments, voir *ibid.*, p. 63-64.

24. Dont on trouvera un cliché *ibid.*, p. 32.

25. Sur ce monument et, plus généralement, les villas d'Aquitaine, voir MAURIN, BOST et RODDZ, 1992, p. 126-129.

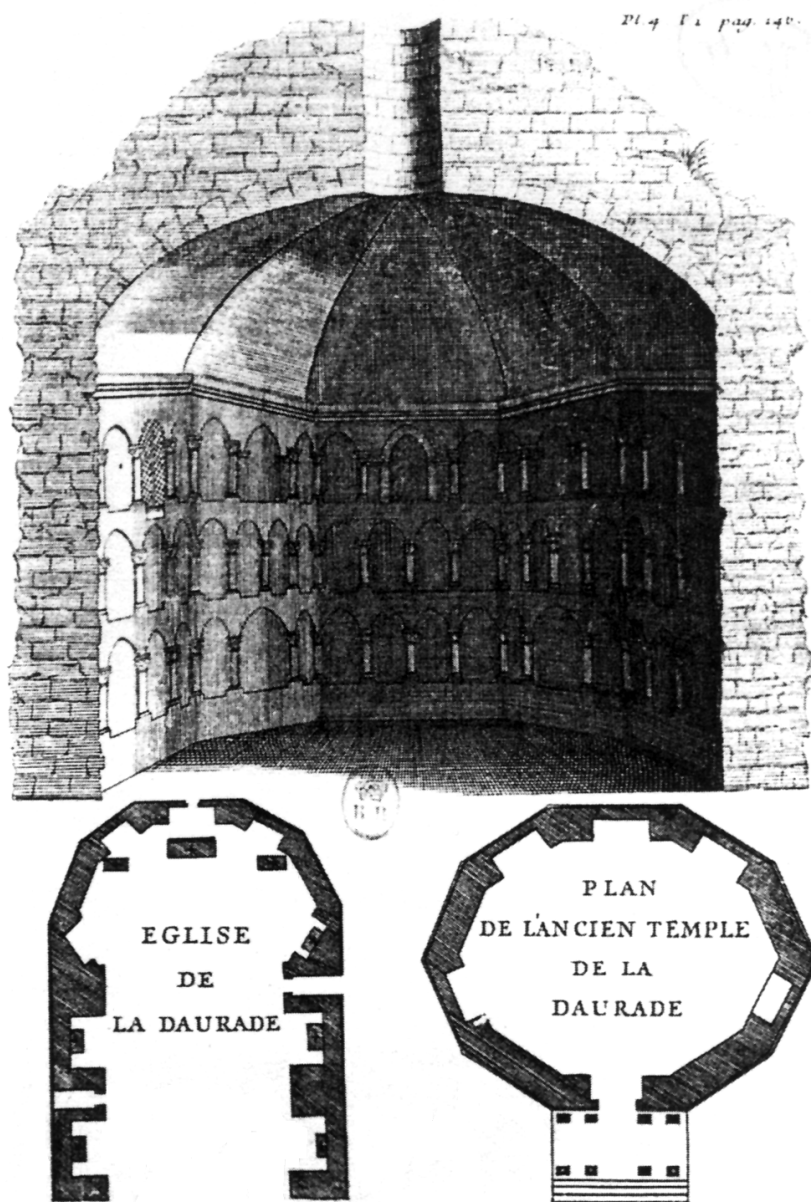


Fig. 4. Notre-Dame de La Daurade, plan, élévation et proposition de restitution de l'édifice antique (d'après dom J. Martin, *La religion des Gaulois tirée des plus pures sources de l'Antiquité*, Paris, 1727, t. I, pl. 4, p. 146).

texte, qui est consacré à la journée du roi, apparaissent en effet de nombreux éléments, qui supposent l'existence d'un palais de grande ampleur, avec ses salles d'audience et de réception, un local pour le trésor, son quartier domestique et ses écuries, et jusqu'à une chapelle où Théodoric se rendait avant le jour, pour y accomplir des dévotions qui étaient, selon Sidoine, "plus affaire d'habitude que de conviction".²⁶ On passera sur la remarque, qui témoigne des réticences d'un catholique devant ces manifestations de piété d'un souverain arien, pour ne retenir que cette chapelle, manifestement dépendante du palais ou installée à proximité immédiate, car il est un édifice qui répondrait bien à cette localisation, pour peu que l'on admette la possible localisation de la résidence royale à l'emplacement de l'hôpital Larrey : il s'agit de Notre-Dame de la Daurade, distante de 250 m à peine de son aile occidentale, et dont on a jusqu'ici différé la présentation, car ni sa datation, ni son interprétation ne sont assurées.

Ces incertitudes tiennent au fait que le monument a malheureusement été entièrement détruit en 1761, et que n'en sont conservés aujourd'hui qu'une quarantaine de colonnes, avec leurs bases et leurs chapiteaux, ainsi qu'un minime fragment du riche décor de mosaïques qui lui avait valu son nom de *Sancta Maria deaurata*. Par chance, cependant, les plans et les dessins qui en ont été dressés au début du XVIII^e siècle permettent, à partir du contour heptagonal du chœur de l'église médiévale, d'imaginer qu'elle avait succédé à un édifice plus ancien, en forme de décagone (fig. 4), voire d'heptagone prolongé par un narthex, ou ouvrant dès l'origine sur une nef, comme la basilique constantinienne de la Nativité à Bethléem. L'élévation en briques, haute de 13 m, était rythmée par trois rangs superposés de niches flanquées de colonnes et ornées d'une décoration en mosaïque qui développait un très riche programme iconographique: des scènes du Nouveau Testament (tout le cycle de la Nativité en particulier), au registre supérieur, tandis que le registre médian était dévolu au Christ et à la Vierge entourés d'archanges et de personnages de l'Ancien Testament, qui fournissait également l'essentiel des scènes figurées au registre inférieur. Tout ceci sans

26. SIDOINE APOLLINAIRE, *Ep.* I, 2.

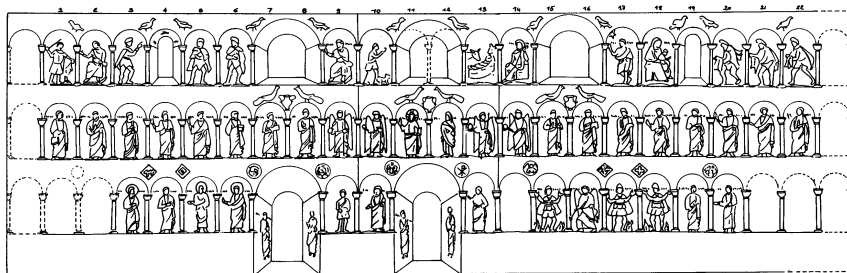


Fig. 5. Proposition de restitution du décor de la Daurade (dessin M. Scellès d'après H. Woodruff, extrait de *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 2, 1996, p. 195).

préjudice d'autres images dans les écoinçons: des perroquets, des paons affrontés à un canthare, des anges en buste (fig. 5). Les quelques éléments conservés de ce décor se laissent malaisément dater: leur qualité est telle que beaucoup n'hésitent pas à les attribuer encore au iv^e siècle, mais que vaut l'argument, quand les parallèles invoqués relèvent préférentiellement de l'architecture privée, celle des villas en l'occurrence, et non d'édifices publics comme était, précisément, la Daurade? Et le programme iconographique, si riche, puise trop dans la *koinè* du premier art chrétien pour que l'on puisse trancher décidément de la foi, catholique ou arienne, de ceux qui l'ont inspiré. Ainsi s'explique la variété des interprétations qui ont été proposées pour l'édifice, temple christianisé pour certains, mausolée, voire église funéraire dynastique pour d'autres, chapelle palatine, enfin, pour d'autres encore.²⁷

Par le cours donné à l'exposé, on aura compris que c'est à cette dernière solution que vont mes préférences. Pour des raisons négatives, d'abord, qui tiennent au peu de vraisemblance des hypothèses concurrentes : la typologie de l'édifice renvoie trop manifestement à l'antiquité tardive pour que l'on puisse croire qu'il s'agit d'un temple remployé, et la construction, au v^e siècle,

27. Sur ce monument et son interprétation, voir en dernier lieu la notice de M. SCÉLLÈS in DUVAL (dir.), 1996, p. 190-196, où l'on trouvera rassemblée, résumée et discutée l'abondante bibliographie dont il a fait l'objet.

d'un mausolée à l'intérieur d'une enceinte urbaine ne paraît guère plus plausible. Mais aussi en raison d'arguments plus positifs, qui ont été avancés dès 1956 par G. Boyer, le premier à avoir supposé que le bâtiment avait pu être créé, ou au moins utilisé (réservons le doute sur la chronologie), comme chapelle par les rois wisigoths: ainsi s'expliqueraient l'importance de ses possessions, dont certaines relevaient manifestement du *fiscus* à l'origine, et sa place éminente dans la hiérarchie des églises toulousaines au moyen âge. Le doute, cependant, reste permis, qu'une fouille seule pourrait peut-être lever, car il n'est pas sûr que la démolition de l'édifice ait touché jusqu'aux fondations. L'espoir n'est pas totalement illusoire, quand on mesure ce que l'archéologie, depuis une génération, a apporté à la connaissance de Toulouse antique.

On vérifiera une dernière fois cette fécondité de la recherche récente avec une autre construction qui prend également place à proximité du possible palais wisigoth, mais au-delà du rempart dont elle est distante d'une centaine de mètres à peine. Il s'agit d'un édifice qui a été reconnu en 1995, 20 m au nord de Saint-Pierre-des-Cuisines, à la faveur d'explorations complémentaires alentour de l'église, et dont le dégagement est encore très incomplet (cf. fig. 2). Le plus remarquable, dans ce monument, est l'appareil qui évoque de si près, avec son faux appareil lissé au fer, celui du grand bâtiment de l'ancien hôpital Larrey qu'on ne saurait douter qu'il en est contemporain. Et comme à Larrey également, il a été mis en œuvre dans un édifice particulièrement monumental. Ce que l'on entrevoit pour l'instant de son plan permet en effet d'imaginer un corps de trois bâtiments, qui auraient entouré une grande cour ouvrant vers le nord, avec un portique méridional long de quelque 54 m et large de 4,50 m, et une aile orientale qui aurait pu être pourvue d'un étage, à en juger par l'épaisseur de ses murs, qui dépasse 1 m. L'importance des ouvertures, tout comme la décoration, sont à l'avenant: l'accès, large de 3,60 m, est flanqué de contreforts à élévation cruciforme, et le sol de la galerie est revêtu d'une sorte d'*opus sectile*, dont seuls, sont conservés de petits carreaux en terre cuite, primitivement enserrés dans des éléments octogonaux qui ont été récupérés. Faut-il mettre cet édifice en relation avec l'église funéraire presque contiguë, à laquelle il aurait pourtant tourné

le dos? Ou doit-on, en raison de la similitude des appareils, le placer dans la mouvance du probable palais voisin, même de façon aussi lâche que nous l'avons supposé, il y a peu, pour la Daurade? La poursuite, souhaitable et d'ailleurs programmée, des investigations permettra peut-être de répondre à ces questions. Pour l'instant, sa présentation aura au moins servi à parachever la liste des monuments publics qui marquaient sûrement le paysage de la Toulouse wisigothique.

Cette liste est suffisamment nourrie pour que l'on puisse mieux comprendre aujourd'hui ce que fut l'éclat de ce royaume de Toulouse, dont l'instauration, puis la subite disparition, avaient également frappé les contemporains. Mais elle permet également de mieux appréhender comment les souverains wisigoths, qui avaient le souci d'inscrire leur action dans la continuité de la *romanitas*, ont trouvé, par le biais de l'architecture monumentale, les moyens les plus appropriés pour afficher décidément la claire volonté politique qui les animait. Avec eux, Toulouse était bien devenue capitale, certes, mais cette capitale restait, quoi qu'on ait pu longtemps en penser, une métropole romaine, ou, au moins, "à la romaine". Et c'est pourquoi, écrivant sous le règne de Théodoric, à l'acmé de la domination wisigothique, Sidoine Apollinaire pouvait, le 1^{er} janvier 455, dans son panégyrique d'Avitus, saluer la ville de l'appellation, classique depuis Martial et Ausone, de "Toulouse la palladienne", *Palladia Tolosa*.²⁸ C'est que pour lui, comme pour les contemporains, même si elle était devenue autre, elle était restée la même.

*Centre Camille-Jullian. CNRS
Université de Provence*

Bibliographie

Archéologie toulousaine - Antiquité et haut moyen âge, découvertes récentes (1988-1995), Catalogue de l'exposition (Toulouse) (1995).

BACCRABÈRE, G. (1974), *Le rempart de l'Institut catholique de Toulouse*, Supplément au Bulletin de Littérature ecclésiastique (Toulouse).

28. SIDOINE APOLLINAIRE, *Carmen* VII, 436, *Palladium implicitis manibus subiere Tolosam*.

- BACCRABÈRE, G. (1977), *Étude de Toulouse romaine*, Supplément au Bulletin de Littérature ecclésiastique (Toulouse).
- BOUDARTCHOUK, J. L. et ARRAMOND, J.-CH. (1993). "Le souvenir du *Capitolium* de Toulouse à travers les sources de l'antiquité tardive et du moyen âge", *Archéologie du Midi médiéval*, 11, p. 3-39.
- CAZES, Q., (1998), *Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse*, Archéologie du Midi Médiéval, supplément n.° 2 (Carcassonne).
- CAZES, Q., CATALO, J., CABAU, P. et alii, (1988) *L'ancienne église Saint-Pierre-des-Cuisines à Toulouse*, Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France, XLVIII.
- DE FILIPPO, R. (1993), "Nouvelle définition de l'enceinte romaine de Toulouse", *Gallia*, 50, p. 181-204.
- DE FILIPPO, R., PEIXOTO, X. et SAUVAGE, C., (1987), "Au cœur de Toulouse, la fouille de la place Saint-Étienne", *Dossier d'histoire et archéologie*, 120 (Dijon).
- DURLIAT, M. (1971), "Les cryptes de Saint-Sernin de Toulouse - bilan des recherches récentes", *Les monuments historiques de la France*, 1, janvier-mars, p. 25-40
- DURLIAT, M., DEROO, C. et SCELLÈS, M. (1987), *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le haut moyen âge (IV^e- X^e siècles)*, IV, Haute-Garonne (Paris).
- DUVAL, N. (dir.) (1996), *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t. 2, *Sud-Ouest et Centre* (Paris).
- LABROUSSE, M. (1968), *Toulouse antique des origines à l'établissement des Wisigoths*, Bibliothèques des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 212 (Paris).
- MAURIN, L. (1992): "Remparts et cités dans les trois provinces du Sud-Ouest de la Gaule au bas empire", *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule*, Sixième supplément à Aquitania (Bordeaux), p. 365-389.
- MAURIN, L., BOST, J.-P. et RODDAZ, J.-M. (1992), *Les racines de l'Aquitaine*, (Bordeaux).
- Palladia Tolosa - Toulouse romaine*, Catalogue de l'exposition, 1988 (Toulouse).
- Saint-Sernin de Toulouse - Trésors et métamorphoses*, 1989 (Toulouse).